

des êtres naturels par leurs principes propres autant que possible. Les sciences expérimentales ne sont sous ce rapport qu'une continuation de la science proprement démonstrative de la nature. Cette continuation requiert toutefois, l'emploi d'une autre méthode, la dialectique... (1)

Dans la mesure où les mathématiques vont permettre une meilleure connaissance du sujet de la science de la nature, elles constitueront pour elle un instrument nécessaire pour aborder l'aspect purement quantitatif du problème. Mais même alors, les sciences qui, telle l'astronomie, sont physico-mathématiques, ne seront que formellement mathématiques,

en tant qu'elles empruntent leurs principes propres aux mathématiques et que par conséquent leurs raisonnements soient à la fois hypothétiques et procèdent par la seule forme; (2)

et principalement naturelles,

puisque'elles se terminent aux choses naturelles qu'elles ont pour but de faire connaître. (3)

Il ne peut être en aucun cas légitime de dire que "l'essence des choses" est mathématique et encore moins d'étendre le mode mathématique à tous les domaines de la philosophie. Cependant, comme il serait difficile de chercher une théorie moderne qui n'eût en parallèle une opinion des anciens, nous trouvons déjà chez les

1) De Koninck, op. cit., p. 474.

2) Ibid., p. 469.

3) Ibid., p. 470.

pythagoriciens cette assimilation des principes des choses aux principes mêmes des mathématiques (1), et leur méthode de démonstration rappelle celle qui de Descartes à Lévy-Bruhl va imprégner la science, tant spéculative que pratique.

Ils [les pythagoriciens] ne cherchent pas des théories et des causes pour rendre compte des phénomènes, mais ils font plutôt violence aux phénomènes, et sollicitant les faits pour les faire entrer dans certaines théories et opinions qui leur sont propres, ils s'efforcent seulement de les y accommoder. (2)

Quelque lacune se révélait-elle dans leurs démonstrations:

ils procédaient aussitôt aux additions nécessaires pour assurer la complète cohérence de leur théorie. (3)

Leurs discussions et leurs systèmes avaient cependant pour objet, comme ceux des modernes, la nature des choses qui ne peuvent être définies sans matière sensible et qui sont sujettes au mouvement. Or les uns et les autres prennent leurs principes en dehors des choses sensibles, dans le domaine des mathématiques qui précisément font abstraction du mouvement. (4)

Cum Mathematica consideret ea quae sunt sine motu, sine quo actio et factio esse non possunt. (5)

1) Aristote, Métaph. I, ch. 5, 285b25.

2) De Coelo II, ch. 15, 293a.

3) Métaph. I, ch. 5, 986a5.

4) Métaph. I, ch. 8, 989b30.

5) S. Thomas, in VI Metaph., lect. 1, n. 1160.

C'est en cela que la Mathématique se distingue formellement de la Physique (1):

Scientia mathematica speculatur quaedam inquantum sunt separata a materia sensibili, licet secundum esse non sint immobilia vel separabilia (...). In hoc ergo differt Mathematica a Physica, quia Physica considerat ea quorum definitiones sunt cum materia sensibili. (2)

Le philosophe comme le savant doit donc rechercher le mode propre à chaque science et ne pas imposer à toutes choses la certitude et le mode propre des mathématiques.

C'est pourquoi il faut apprendre d'abord quelles exigences on doit apporter en chaque espèce de science car il est absurde de chercher en même temps la science et la méthode de la science; aucun de ces deux objets n'est facile à saisir.

On ne doit pas, notamment, exiger en tout la rigueur mathématique, mais seulement quand il s'agit d'êtres immatériels (3). Aussi la méthode mathématique est-elle inapplicable à la physique, car toute la nature contient vraisemblablement de la matière; de là vient que nous devons d'abord considérer ce qu'est la nature et ainsi nous verrons également de quoi traite la physique. (4)

- 1) La distinction des sciences se prend de la distinction de leur définition selon le rapport à la matière. Voir S. Thomas, In Librum Boethii de Trinitate, ed. Wyser, Louvain: Nauwelaerts, 1948, q.5; in I Phys., lect. 1; in Posteriora Analytica, ed. Leonina, Romae: Ex typ. Polyglotta, S.O. de Propaganda Fidei, 1882, Vol. 1, L. I, lect. 41.
- 2) S. Thomas, in VI Metaph., lect. 1, n. 1161; aussi n. 1163.
- 3) "Ea enim quae habent materiam, subjecti sunt motui et variationi (...). Et quia tota natura est circa materiam, ideo iste modus certissimae rationis non pertinet ad naturalem philosophum". S. Thomas, in II Metaph., lect. 5, n. 336; aussi in De Trinitate, q.5, a.2 et 3.
- 4) Aristote, Métaph. II, 985a10.

Pour avoir négligé les considérations logiquement antérieures à leur propre sujet, la confusion s'est établie à tous les niveaux de la connaissance tant théorique que pratique, au point de ne faire du savoir qu'un mouvement mécanique à forme mathématique, dont il nous reste maintenant à étudier quelques aspects précis.

IV - LE COURANT PHILOSOPHIQUE

Le Cartésianisme, logiquement continué, passe d'abord par Spinoza (1632-1677), chez qui une méthode mathématique, poussée semble-t-il jusqu'à son terme, va présider à l'élaboration des sciences de Dieu, de l'homme et de la nature.

Spinoza est panthéiste. Il n'y a pas, selon lui, de réalité existant en soi, mais seulement en Dieu dont la création est en quelque façon une émanation. Il pose une identité entre l'essence constitutive d'une chose d'une part, et la puissance (1) déterminant un dynamisme efficient d'autre part. Cette idée commandera tout le système du philosophe hollandais. Il la formulera dès le début de son œuvre principale:

1) Il ne s'agit pas pour lui de la puissance passive, mais de la puissance active, comme principe premier d'efficience, en exercice, en acte second.

Per causam sui intelligo id cujus essentia
involvit existentiam sive id, cujus natura
non potest concipi nisi existens. (1)

D'un Dieu donc, cause quasi efficiente de soi et unique
essence, partira son rejet absolu de la finalité. La
cause efficiente, nous l'avons noté, doit elle-même avoir
une cause pour passer à l'acte. Cette raison ne sera
plus une cause finale transcendante, la fin poursuivie,
mais l'essence et la substance elles-mêmes en tant qu'ap-
pétit. Or la rationalité de l'essence étant assurée par
cette essence même, il ne sera besoin d'aucun autre mo-
teur pour expliquer la cause efficiente que cette raison
immanente: l'essence enveloppant l'existence à titre de
cause.

Entreprenant, de plus, de considérer "les ac-
tions et les appétits humains comme s'il était question
de lignes, de surfaces et de solides" (2), et n'enten-
dant le bien qu'au sens du bien utile, Spinoza se trou-
vera à éliminer aussi l'ordre du bien et du mal. Pour
lui perfection, activité et réalité s'identifient. Or
distinguer le bien du mal présuppose la distinction entre
le parfait et l'imparfait et par conséquent de comparer
les choses entre elles. Or il n'y a pas, d'après lui,

1) Benedictus de Spinoza, Ethique, Trad. Ch. Appuhn,
Paris: Garnier, 1934, P. Ia, De Deo, def. I.

2) Op. cit., P. IIIa, préf., p. 243.

dans la nature, cette distinction objective du bien et du mal. Le désir donc ne sera pas bon ou mauvais selon que l'objet sera tel, mais au contraire le bien et le mal seront dénommés en fonction du désir ou de la répugnance qu'on en a. La tendance au bien sera le produit d'un pur mécanisme, de ce que la bonté d'une chose sera tirée de sa seule existence. (1)

De cette identité "essence-puissance" et "réalité-activité", il sera alors possible par déduction rationnelle d'expliquer et de constituer une science de tout ce qui arrive sans recourir au bien-objet ou à la fin. L'ordre d'intention se trouve destitué au profit de l'ordre d'exécution et celui-ci se fonde avec la puissance et l'essence. L'existence, même divine, n'est qu'un pur résultat. Celui donc qui connaîtrait l'essence serait en état de prévoir avec nécessité tout ce qui arrive. Le libre arbitre lui-même qui avec la contingence pourrait porter atteinte à la nécessaire production de l'effet, ne pourra logiquement plus trouver place dans

-
- 1) On ne peut s'opposer plus directement à Aristote qui affirmait dans les Métaphysiques, L. XII, ch. 7: "Nous désirons une chose parce qu'elle nous semble bonne plutôt qu'elle ne nous semble bonne parce que nous la désirons"... 1072a28. Et d'autre part: "... La cause finale prise en ce sens meut donc comme objet d'amour et toutes les autres choses meuvent parce qu'elles sont mues elles-mêmes", 1072b3.

ce système. Ce qui revient à dire que tout est en acte, à supprimer la contingence et à verser dans le déterminisme.

La sagesse -- qui chez Spinoza se confond avec l'Ethique -- va donc consister à connaître autant que possible cet ordre rationnel duquel on prétend faire découler toutes choses à la manière de la conséquence nécessaire du syllogisme spéculatif. Pour ce qui est du hasard et de la fortune, Spinoza est sans doute le philosophe qui a posé la théorie la plus apte à en détruire les notions les plus générales. La croyance au hasard n'aura que le mérite d'offrir à notre ignorance un refuge intellectuel facile sans présenter aucun fondement dans la nature des choses. (1)

Spinoza pose ainsi expressément les principes communs du déterminisme. Ce qu'il rejette, semble-t-il, avec le plus de persévérance, c'est la contingence -- même extrinsèque -- et l'irrationnel. Or, dans la nature, la contingence se dit d'abord du hasard. Et l'effet casuel, par l'ignorance où il nous tient de sa cause, provoque l'étonnement et l'étonnement est principe de science.

1) Cette opinion sera conforme aux théories de l'école scientifique et positiviste. Voir Spinoza, Ethique, P.Ia, Appendice, p. 106.

Cum enim aliquos manifestos effectus videamus quorum causa nos latet, eorum tunc causam admiratur. Et ex quo admiratio fuit causa inducens ad philosophiam. (1)

Quae quidem admiratio erat, si res ita se haberet sicut automata mirabilia, idest quae videntur mirabiliter a casu accidere. (2)

Ce qui est exceptionnel ou ce dont on ignore la cause, en provoquant l'admiration porte l'intelligence à rechercher cette cause. Mais cet argument en faveur d'une irrationalité qu'il faudrait admettre dans les choses va contre le déterminisme que Spinoza exprime clairement:

Ex data causa determinata necessario sequitur effectus, et contra si nulla detur determinata causa, impossibile est, ut effectus sequatur. (3)

Son mode mathématique de procéder -- n'expose-t-il pas Dieu "selon la méthode des géomètres" -- va lui permettre d'une part d'échapper à tout étonnement:

Geometer non admiratur si diameter sit incommensurabilis lateri, scit enim causam hujus. (4)

-
- 1) S. Thomas, in I Metaph., lect. 3, n. 55.
 - 2) In I Metaph., lect. 3, n. 66; voir aussi Contra Gentiles, L. III, cap. 101.
 - 3) Spinoza, Ethique, P. Ia, De Deo, Axiome III, p. 21. Telle était la position d'Avicenne qui postulait l'impossibilité de l'intervention d'un empêchement survenant à la cause, et donc la négation de la contingence intrinsèque que ne peut surmonter aucune cause créée. Voir S. Thomas, in VI Metaph., lect. 3, en particulier nn. 1192-1201.
 - 4) S. Thomas, in I Metaph., lect. 3, n. 67.

et d'autre part, de posséder la clef universelle et infailible de la vérité dont la causalité finale aurait interdit l'accès:

Quae sane unica fuisset causa, ut veritas humanum genus in aeternum lateret; nisi mathesis, quae non circa fines sed tantum circa figuratum essentias et proprietates versatur, aliam veritatis normam hominibus ostendisset. (1)

Et Spinoza de mépriser "l'émerveillement des sots" et "l'étonnement imbécile" (2) de ceux qui cherchent la cause de l'ordre naturel en dehors des raisons mécaniques et jusque dans la volonté et l'art divins, cet "ignorantiae asylum", afin de mettre en relief son refus global de la finalité et de l'ordre de l'univers.

Et quoniam omnia quae hic indicare suspicio, praejudicia pendent ad hoc uno, quod scilicet communiter supponant homines, omnes res naturales, ut ipsos, propter finem agere, imo ipsum Deum omnia ad certum aliquem finem dirigere, pro certe statuunt. (3)

Ceux qui, contre les théories mécanistes, croient voir un ordre dans la nature, sont, d'après Spinoza, victimes de leur imagination. Ils confondent en effet cette faculté avec l'entendement qui lui, au contraire, est assuré que cet ordre n'existe pas:

Dicunt Deum omnia ordine creasse, et hoc modo ipsi nescientes Deo imaginationem tribunt. (4)

-
- 1) Spinoza, Ethique, P.Ia, De Deo, Appendice, p. 102.
 - 2) Ibid., p. 106.
 - 3) Ibid., p. 98.
 - 4) Ibid., p. 108.

Ut jam ostendam, Naturam finem nullum sibi
praefixum habere, et omnes causas finales
nihil nisi humana esse figmenta. (1)

La rationalité dans la nature se prenant précisément
de la fin dont la négation équivaut à la négation même
de la nature, finalité que manifeste aussi la contin-
gence et le hasard (2), Spinoza conclut:

Hanc de fine doctrinam Naturam omnino in-
vertere. (3)

Mesure et Providence des choses qu'elle domi-
nera, l'intelligence humaine se substituera donc en réa-
lité à la causalité divine, cause du contingent comme
du nécessaire. Les portes sont maintenant ouvertes au
matérialisme mécaniste qui passera de l'intelligence
créée à une primauté absolue accordée à la nécessité
de la matière, pour y chercher la rationalité des choses.

Fidèle, pour les principes majeurs, au carté-
sianisme la pensée de Malebranche (1638-1715) représente
un des affluents de la pensée positiviste. Avec l'occa-
sionalisme, c'est à nouveau la causalité propre à la fin
qui se trouve abandonnée.

1) Spinoza, op. cit., p. 102.

2) Car si on reconnaît un monstre, on reconnaît du fait
même l'ordre d'intention. Aristote, Phys. II, ch. 8,
199b.

3) Spinoza, op. cit., p. 104.

Dieu est cause première, efficiente, unique, au point de se substituer du tout au tout à la causalité des choses elles-mêmes, tel est le postulat. Ainsi, croire que le feu chauffe l'eau est une erreur des sens. C'est Dieu et non quelque vertu créée qui, à l'occasion du rapprochement, opère le changement. Malebranche en tire sa théorie du mouvement. Le mouvement, selon Malebranche, n'est autre chose qu'une création incessamment renouvelée et ne relève d'aucune cause créée. Il ne correspond même pas à la potentialité d'une nature, à un principe intrinsèque de mouvement et de repos dans la créature. Les choses seront sujet de mouvement sans présenter nulle ordination réelle et intrinsèque à ce mouvement (1). Or la cause finale répond toujours à un principe intrinsèque dans l'être dont elle est le bien, ce que ne fait pas, de soi, la cause efficiente. Il est aussi à noter que, dans la ligne de Spinoza sur ce point, l'harmonie préétablie contient pour Malebranche tout ce que nous appelons causal.

1) Il ne restera de place que pour les puissances équivoques. Voir Aristote, *Métaph.* IX, ch. 7ss. Nous verrons que pour Durkheim et l'Ecole Sociologique Française le fait social dont ils veulent assurer la spécificité par opposition au fait individuel ne répondra plus à une nature sans l'homme qui compose cette société.

Au niveau de la volonté est occasionalisme
abolira également la causalité de l'objet, la spécifi-
cation de l'acte par la fin. La volonté ne sera qu'un
mouvement imprimé en nous par Dieu, cause efficiente,
vers le bien:

Tu ne vois ni ne sens la cause qui produit ton
plaisir. C'est moi, Dieu, et tu crois que
c'est l'objet que te révèlent tes sens. (1)

Godfried-Wilhelm Leibniz (1646-1716) a tenté
de retrouver ce qu'il appelle la "Philosophia Perennis"
par un esprit qui, du moins, se voulait anti-cartésien.
S'appuyant pour une part sur la doctrine traditionnelle,

-
- 1) Nicolas de Malebranche, Méditations Chrétiennes, éd.
Paul Fontana, Paris: Colin, 1922, Méditation 12, n.8.
Il convient de rappeler ici que cette position n'est
pas plus originale que celles que nous rencontrons par
ailleurs dans ce courant. Saint Thomas y répondait
avant la lettre. Notons ce qu'il dit à ce propos:
"Hoc autem est impossibile, primo quidem, quia sic
subtraheretur ordo causae et causati a rebus creatis.
Quod pertinet ad impotentiam creantis: ex virtute
enim agentis est quod suo effectui det virtutem agen-
ti. Secundo, quia virtutes operativae quae in rebus
inveniuntur frustra essent rebus attributae, si per
eas nihil operarentur. Quinimmo omnes res creatae
viderentur quodammodo esse frustra operationem. Sem-
per enim imperfectum est propter perfectius. Sicut
igitur materia est propter formam; ita forma, quae
est actus primus, est propter suam operationem quae
est actus secundus; et sic operatio est finis rei
creatae. Sic igitur intelligendum est Deum operari
in rebus, quod tamen ipsae res propriam habeant oper-
ationem". Ia, q. 108, a.5, c; voir aussi Contra Gen-
tes, L. III, cap. 69 et Q.D. de Pot., q. 3, a.7, c.

il entend élaborer une pensée constituée de tous les éléments de vérité que renferment les différents systèmes.

Son idéal est de reconstruire le monde, de résoudre tous les problèmes que se pose l'esprit humain, en dehors de l'expérience et avec la même clarté qu'en mathématique où la preuve est incontestable (1). S'il condamne la méthode cartésienne du doute universel, il n'en continue pas moins la méthode mathématique de l'idée claire. On comprend que ses efforts pour sauvegarder la finalité dans le domaine des actes humains soient restés vains.

Avec le principe de raison suffisante, tout ce qui arrive en fait est intelligible a priori, car un sujet contient déjà et épuise a priori tous les prédicats possibles, c'est-à-dire qui n'impliquent pas, d'après Leibniz, contradiction. Celui, donc, qui connaîtrait la définition d'un sujet en saisirait tous les prédicats possibles. Il en arrive ainsi à poser que Dieu a choisi de faire le meilleur des mondes possibles. Ce qui arrive, déclare-t-il, avec optimisme, c'est ce qui, tout bien considéré, peut

1) Leibniz a même poursuivi longtemps la constitution d'une "caractéristique universelle" où le raisonnement serait remplacé par le calcul et où des signes, comme en Algèbre, tiendraient lieu d'idées dans les différentes disciplines.

arriver de mieux. Ce qui attire le plus, c'est le meilleur. Il remarque que l'appétit, certes, subit l'attrait de l'objet. Mais, au lieu d'aborder la question sous l'aspect de la motion métaphorique propre à la fin, il va chercher des déterminations certaines sur ce qu'il veut, à propos du bien et du mal, c'est, là encore, avoir une connaissance scientifique possédant la rigueur mathématique. Il déduira donc par inférence, à la manière du syllogisme spéculatif, et non par attirance, la réaction désormais nécessaire de l'appétit en face de l'objet. Et ce rapport de principe à conséquence fondée sur cette majeure que l'appétit est déterminée à partir de l'objet, placera Leibniz au sein de la tendance déterministe qui caractérise ce courant philosophique.

Les notions de finalité et de contingence dans l'oeuvre de Kant (1724-1804) sont assez complexes, disséminées au travers des traités dont l'ordre apparaît fort différent de la classification traditionnelle des sciences. Nous en restreindrons l'étude à quelques remarques précises. La pensée de Kant, difficilement abordable, requerrait, pour l'approfondir, des digressions qui sont hors de notre propos.

La finalité pour Kant est un principe méthodo-

logique et non une causalité réelle dans la nature.

L'unité formelle suprême, qui repose exclusivement sur des concepts rationnels, est l'unité finale des choses, et l'intérêt spéculatif de la raison nous oblige à considérer tout arrangement dans le monde comme s'il résultait du dessein d'une raison suprême. (1)

Il précise que cette hypothèse qui n'est que "dans l'idée, peut toujours profiter à la raison sans cependant jamais lui nuire" (2). Il l'admettra en raison de son dynamisme:

Un tel principe ouvre en effet à notre raison appliquée aux champs des expériences, des vues entièrement nouvelles qui nous font lier les choses du monde suivant des lois téléologiques et nous mènent par là à la plus grande unité systématique des choses. (3)

Si nous n'accordons à cette supposition qu'un rôle de principe régulateur, et non constitutif, l'erreur même qui pourrait en advenir ne serait pas préjudiciable et d'ailleurs, ajoute-t-il:

Il est tout à fait impossible de prouver, en tout cas, qu'une disposition de la nature, quelle qu'elle soit, n'a pas nature de fin. (4)

Caractéristique paradoxale, semble-t-il, de l'idéalisme kantien, la tendance qu'il manifeste de ramener toute connaissance de la Nature à celle que l'on tire

- 1) Emmanuel Kant, Critique de la Raison Pure, Trad. Picaud, Préf. A Hannequin, 4e éd., Paris: Alcan, 1920, p. 549.
- 2) Ibid., p. 550.
- 3) Ibid., p. 550.
- 4) Ibid., p. 550.

du mode expérimental et, de science spéculative, en faire une science en quelque sorte "pratique". Mais contradiction apparente si l'on veut bien entendre la nécessité qu'a l'intelligence, dans un tel système, de devenir principe et mesure de la rationalité des choses. C'est ce qu'il exprimera en un autre passage:

La raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans et qu'elle doit prendre les devants avec les principes qui déterminent ses jugements, suivant des lois immuables, qu'elle doit obliger la nature à répondre à ses questions (...) car autrement (...) nos observations ne se rattacheraient point à une loi nécessaire, chose que la raison demande et dont elle a besoin. (1)

Il tend à une connaissance pratique, opérative de la nature, un peu à la façon d'un Démonstrateur scientifique. Éliminant de la nature la finalité, l'ordre mis dans les choses par l'art divin, et cherchant à traiter de la nature comme si elle était un produit quasi artisanal de la raison humaine, Kant interdisait l'élaboration d'une véritable doctrine spéculative de la nature (2).

-
- 1) Critique de la Raison Pure, préface de la 2^{ème} éd., p. 20.
 - 2) Tout au plus aurait-il pu dire que pour la science expérimentale plus on tend vers la concrétion, plus on tend vers des conditions d'opérabilité par le savant. Mais la science naturelle n'en reste pas moins simpliciter théorique, spéculative. Voir à ce sujet S. Thomas, in II Phys., lect. 4, n.8; lect. 5, n.1; lect. 14, n.8; et in VI Metaph., lect. 1, nn.153-155.

C'est à propos de la question de la causalité que va se manifester la réaction de Kant contre l'école Leibnizienne et sa conception d'une volonté nécessitée par l'objet. Partant du problème posé par Hume à propos de la causalité et voulant assurer la science, Kant reprend, dans l'introduction aux Prolégomènes (1), la même question, en établissant la nécessité du principe de causalité. La causalité sera, dans le système kantien, une fonction, une forme a priori et nécessaire de l'entendement qu'il appliquera aux données sensibles pour avoir une connaissance scientifique des phénomènes de la nature.

Il reconnaît tout d'abord qu'à un effet posé doit correspondre une cause. La question se pose alors de savoir ce qui va mettre en action cette cause purement motrice. La cause efficiente n'agit en effet que sous la motion de la cause finale (2). Or Kant a effacé la cause tirée de la fin de la réalité des choses. Pas plus que Hume, il ne saura pourquoi elle entre en action. Il ne lui restera plus -- nous sommes ici dans le domaine spéculatif de la Raison Pure -- qu'à admettre une procession

1) Kant, Prolégomène à toute Métaphysique future..., Trad. J. Gibelin, Paris: Vrin, 1920.

2) "Finis movet agentem ad agendum", et par seule cause efficiente on ne peut rien démontrer. Voir S. Thomas, in I Post. Analyt., lect. 14.

de causes à l'infini: chaque cause efficiente recevant sa motion de la cause efficiente qui la précède dans le temps, et ainsi de suite sans qu'il soit possible de trouver un terme au delà duquel on ne puisse aller. Et cette espèce d'infini auquel on doit recourir répond à la tendance qu'aurait selon Kant la raison (1) de remonter à l'infini du conditionné à la condition.

Ce n'est que dans le domaine de la raison pratique, que Kant réussira à trouver un absolu selon l'ordre d'efficience, doté d'un pouvoir de détermination transcendant et excluant toute causalité -- efficience ou finale -- antérieure pour entrer en action. Ce primum, cette cause première qui lui permettra d'échapper maintenant à la course à l'infini où il était enfermé dans l'ordre spéculatif des phénomènes, ce sera la liberté (2). L'acte libre ne procède pas par détermination d'une fin. La cause efficiente est donc érigée en cause absolument première et indépendante. L'appétit, de moteur mobile et mu (3) devient premier moteur simpliciter (4). L'ordre

-
- 1) Pour Kant la "raison" est au-dessus de "l'entendement".
 - 2) Kant retrouve ici Descartes qui, dans la IV^e méditation, faisait déjà de la liberté une faculté quasi illimitée, excluant toute autre cause pour entrer en action. L'idée similaire d'une volonté principe quasi-universel et cause efficiente de la production des choses se retrouvera chez d'autres philosophes, tel Schopenhauer.
 - 3) Voir ci-dessus, chapitre premier.
 - 4) Critique de la Raison Pure, p. 454.

d'intention est à nouveau destitué au seul profit de l'ordre d'exécution, hors de toute détermination supérieure.

Kant parlera, cependant, de l'attrait de l'objet, mais au seul niveau des passions et des appétits sensibles. C'est sur cette distinction qu'il fonde son impératif catégorique qui nous commande de rester au plan de la volonté agissant par sa seule indépendance et que la loi morale détermine indépendamment de tout attrait sensible (1).

Ce double aspect scientifique et philosophique qui marque la première étape de notre étude historique tendant à retracer les principes profonds de la philosophie moderne en face des problèmes touchant le hasard, a imposé en moins de deux siècles plus que des points de doctrine parfois antagonistes: une attitude vivante de l'esprit. La philosophie des sciences et la philosophie sociale qui vont s'élaborer au XIXe et au début du XXe siècle en préciseront les applications.

1) Op. cit., l'auteur dira que "la liberté dans le sens pratique est l'indépendance de la volonté par rapport à la contrainte des penchants de la sensibilité", p. 455.

V - LE POSITIVISME AU XIX^e SIECLE

Nous avons noté que le trait caractéristique de la pensée moderne depuis le début du XVII^e siècle fut la tentative conjointe de la Philosophie et de la "Science pure" de s'absorber mutuellement. Avec le positivisme proprement dit, le champ de la spéculation se restreint singulièrement. Les communia restent les mêmes, mais leurs applications se préciseront. Les progrès de la science expérimentale et de la sociologie sont significatifs de cette tendance à réduire à des formes simplement scientifiques l'étude des phénomènes; et de même le culte de l'érudition méticuleuse, de la critique savante se substituant aux aventureuses reconstitutions de systèmes.

Du positivisme, au sens que le XIX^e siècle consacrera, nous pouvons manifester certaines racines complémentaires de celles que nous avons relevées au sein du courant philosophique. Après Bacon, c'est Hobbes (1588-1679) qui, se fondant sur le mouvement, voit la possibilité de tout expliquer mathématiquement et pose à son tour en principe le mécanisme universel. C'est Newton (1642-1727) qui tentera de reconstruire une conception de l'essence des choses. Reconnaisant qu'aux

sciences physico-chimiques appartient l'étude de ce qu'il appelle les "causes mécaniques"; il n'en dira pas moins que le propre de la philosophie est de rechercher l'explication des lois par les "causes efficientes". C'est Huygens (1629-1695) qui, recherchant le premier les lois du hasard, écrira: "Rien n'est plus glorieux que de pouvoir donner des règles à des choses qui, étant dépendantes du hasard, semblent n'en reconnaître aucune et par là se soustraire à la raison humaine". C'est Adam Smith (1723-1790), un des fondateurs de la science économique moderne, qui prétendra à l'existence des lois naturelles réglant les activités économiques. Ce sont, suivant une doctrine similaire, les disciples de Quesnay (1694-1774), connus sous le nom de Physiocrates. C'est Montesquieu (1689-1755) qui écrira qu'en matière humaine "on dit ce qui est et non ce qui doit être", et qu'il faut découvrir les lois, ces "rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses". C'est Hegel (1770-1831) enfin, qui veut déduire tout l'univers d'un principe qui a la nature de matière. Avec les encyclopédistes et les savants tels Black et Lavoisier, la science tend à devenir la seule valeur authentique. A la fin du XVIIIe siècle, on abandonnera la recherche de l'essence des choses pour ne garder que

l'esprit scientifique déterministe et dont le but est d'établir des lois. Le déterminisme va prendre conscience de lui-même et en son nom la science refusera l'arbitrage d'une philosophie dont elle avait jusqu'ici, nous l'avons vu, reconnu les principes. C'est ainsi que la philosophie se verra morcelée en des sciences autonomes: philosophie des sciences, psychologie, sociologie. La science, véritable objet de culte, va rallier la confiance populaire: ses conséquences pragmatiques et utilitaires, sa garantie d'objectivité, sa prétention de ne laisser subsister aucun mystère, et de rendre compte de tout connaissable à la manière des mathématiques et de leur certitude absolue, en sont comme les raisons majeures.

Deux aspects de ce positivisme vont retenir notre attention: le déterminisme scientifique et le courant sociologique. L'ampleur et l'importance du sujet légitimerait une étude spécialisée. Nous n'en donnerons que des jalons partiels, en rapport avec notre objet.

A - LE POSITIVISME SCIENTIFIQUE -

Les courants scientifiques du XIX^e siècle se répartissent en plusieurs branches souvent divergentes.

Mais sur les points de doctrine qui nous concernent, leur unité de conception nous dispensera d'établir des classifications qui ne ressortissent pas à notre vue présente.

Afin de préciser au départ ce que nous entendons ici par la "Science", nous ne pouvons mieux faire que d'en appeler à Louis de Broglie, en nous rappelant qu'il s'agit bien entendu de la Physique classique.

Dans les temps modernes, depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, la théorie physique paraît avoir reposé essentiellement sur deux bases: la conception mécaniste du monde qui avait déjà trouvé son expression sous la plume de Descartes, et l'hypothèse de la continuité des phénomènes physiques permettant d'en tenter l'étude avec l'aide puissante de l'analyse infinitésimale, hypothèse si nettement exprimée par la célèbre formule de Leibniz: "Natura non facit saltus". (1)

L'idée d'une détermination totale des phénomènes, envisagée au XVIIIe siècle, sera proposée de façon consciente et systématique, comme fondement de la connaissance scientifique, avec le rationalisme expérimental de Pierre-Simon de Laplace (1749-1827), lequel rationalisme il appliquera à la cosmogonie. Alors que Newton avait essayé de maintenir l'intervention divine, pour que de temps en temps elle remette le système du

1) Louis de Broglie, Matière et Lumière, Paris: Albin Michel, 1938, p. 274.

monde au point, Laplace dira :

Cet arrangement des planètes ne peut-il pas être lui-même un effet des lois du mouvement, et la suprême intelligence que Newton fait intervenir ne peut-elle pas l'avoir fait dépendre d'un phénomène plus général? (1)

Les lois primaires, ces relations fonctionnelles mathématiques exprimant une correspondance entre des résultats de mesures, essentiellement déterministes, permettraient ainsi à une intelligence surhumaine, capable d'effectuer le calcul, de prévoir les phénomènes. Ceux-ci ne découlent en effet que d'un principe positif efficient qui unit nécessairement dans un sens déterminé la cause et l'effet. Or tout est contenu dans les conditions initiales. Ce sera la célèbre formule de Laplace :

Nous devons donc envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux (...) Tous ses efforts [de l'esprit humain] dans la recherche de la vérité, tendent à se rapprocher sans cesse de l'intelligence que nous venons

1) Pierre-Simon de Laplace, Œuvres, 5e éd., Paris: Bachelier, S.D., Vol. XXIV, p. 392.

de concevoir, mais dont il restera toujours infiniment éloigné. (1)

On voit tout d'abord ce qu'une telle théorie emprunte à un Descartes qui, à partir de la "chique-naude" première mettant en jeu les forces cosmiques, déduisait more geometrico l'explication des mouvements sidéraux, de la lumière, des vents et des marées (2); à un Spinoza qui voit de l'essence découler comme nécessairement toutes les formes de l'activité; à un Malebranche pour qui l'harmonie préétablie contient tout et en particulier ce que nous appelons casuel; à un Leibniz pour qui une connaissance suffisante du sujet nous permettrait de déduire tous les prédicats. C'est au fond une même idée, cherchant à inclure un élément "d'éternité", immanent au déroulement évolutif des phénomènes, imposant à leur cours une discipline régulière et autorisant la pensée à les déterminer avec certitude par la

- 1) Laplace, op. cit., Vol. VII, p. 6, in "Introduction à la Théorie Analytique des Probabilités". On peut citer, dans le même sens, Huxley et surtout Du Bois-Reymond qui disait moins d'un siècle plus tard: "On peut imaginer la connaissance de la nature arrivée à un point où le processus universel du monde serait représenté par une formule mathématique unique, par un seul immense système d'équations différentielles simultanées d'où se tireraient pour chaque moment, la position, la direction et la vitesse de chaque atome du monde". in Ueber die Grenzen des Naturerkennens. Leipzig, 1892, cité par Henri Bergson, L'Evolution Créatrice, 77e éd., Paris: P.U.F., 1948, p. 38.
- 2) Descartes, Discours de la Méthode, Ve partie, et Traité du monde.

connaissance de leurs conditions, que l'on retrouve et que l'on retrouvera jusque chez Lévy-Bruhl.

Que d'autre part ce déterminisme et les conséquences qu'il va engendrer au sein de l'esprit scientifique et positiviste, soit une forme du matérialisme, édition moderne de l'hylozoïsme de Thalès de Milet et des Ioniens, c'est ce qui découle de la nécessité même à laquelle il fait appel et qui n'est autre que la nécessité de la matière. C'est le matérialisme issu de la nécessité absolue de la matière rejetant la nécessité hypothétique de la fin. Selon l'exemple d'Aristote, il caractérise l'opinion de ceux qui pensent que la maison est telle, à savoir les pierres en bas et le bois en haut, non en vue de quelque fin qui en nécessiterait a posteriori la disposition, mais en vertu des conditions mêmes a priori des matériaux: le lourd étant attiré vers le bas et le léger vers le haut (1). C'est la négation radicale et explicite de la contingence intrinsèque. Même si l'on entend que tout est précontenu dans une constellation initiale, au sens où les anciens parlent des corps célestes,

1) Aristote, Phys. II, ch. 8 et 9; de Part. Anim. I, ch. 1; S. Thomas, In II Phys., lect. 12-15; Q.D. de Malo, q.5, a.5, c; Contra Gentiles, L. III, cap. 64: "Eorum quae circa coelestium corporum..."; et L.E. Otis, La Doctrine de l'Evolution, T. II, p. 128.

il faut, là encore, maintenir la contingence. Bien que, en effet, les anciens considèrent les causes célestes comme nécessaires -- donc éternelles (1) -- leur causalité s'appliquant au moyen de corps naturels composés de matière, capables de défaillance, soumis à la contingence intrinsèque, on doit dire que les effets futurs seront contingents, partant incertains (2). Or, c'est l'inverse qui est exprimé dans une théorie du type de Laplace.

Il convient ici d'ouvrir une parenthèse. S'il est un fait, qui ressort assez de nos considérations, que le déterminisme tel qu'envisagé par les positivistes, d'une part ne tient en rien compte de la nature des choses, et d'autre part, nous le verrons, ne peut même pas prétendre à une véritable valeur méthodologique, du point

1) Ce qui reviendrait à supprimer le temps. Car, en effet, "ce qui est nécessairement est aussi, en même temps, ce qui est toujours, puisque ce qui est nécessairement ne peut pas ne pas être". Aristote, de Gen. et Corr. II, ch. 2, 337b35; voir aussi Ch. de Koninck, Réflexions sur le Problème de l'Indéterminisme, Québec: Les Presses Universitaires Laval, 1952, extrait de la Revue Thomiste, Vol. XLIII, Juil.-Sept. et Nov.-Dec., 1937, P. I, passim et spécialement pp. 7-22. Page 20, l'auteur note justement que: "Pour saint Thomas, au contraire, c'est l'indéterminisme que comporte une constellation quelconque qui est cause des effets de hasard: les rencontres futures et contingentes trouvent leurs causes, non dans la constellation en tant que déterminé, mais dans l'indétermination, l'indéfini de la marge de matière débordant la forme".

2) Cajetan, in Iam, q.115, a.6.

de vue tout à fait pratique du Physicien (1), cette croyance a permis des progrès scientifiques réels. Il ne nous appartient pas d'en dégager les raisons, au moins pouvons-nous apercevoir, après L. de Broglie, qu'elle a préservé le savant de la paresse. Un fait capital dans l'histoire du déterminisme scientifique illustrera ce que nous entendons par là. En 1846, Galle découvrait la planète Neptune dont Le Verrier (1811-1877) venait de prédire mathématiquement l'existence. C'était le triomphe de l'interprétation mécanique de l'Univers physique. Puisque le calcul surmontait même ce qu'on entend sous le nom de contingence intrinsèque, à savoir les perturbations, il était prouvé que le hasard naturel ne peut être qu'une cause fictive créée par une ignorance consciente. La cause posée, inmanquablement doit suivre son effet, compte tenu des perturbations qui sont d'autres causes d'effets nécessaires. Plus, tout effet a une cause par soi qu'il s'agit de découvrir et l'unité

1) "La question du déterminisme ne se pose pas pour le physicien de la même façon que pour le philosophe. Le physicien n'a pas en effet à l'envisager sous son aspect général et métaphysique; il a à en chercher une définition précise dans le cadre des faits qu'il étudie". Louis de Broglie, Continu et Discontinu en Physique Moderne, Paris: Albin Michel, 1941, p. 89. -- Cependant comme en réalité les tenants des disciplines ressortissant à la philosophie n'ont pas fait la distinction, force nous est d'envisager le problème en tenant compte de cette confusion.

d'un effet accidentel sera apparemment surmontée et ramenée à l'unité par soi en la soumettant à des lois rigoureusement établies (1). Nous savons que l'Astronomie mathématique est, des sciences naturelles, la plus certaine. Il était toutefois, nous l'avons vu, indu d'extrapoler la vérification expérimentale d'une hypothèse en principe des choses. Principe qui au point de vue même purement méthodologique est insoutenable.

On ne met pas en question la rigueur du raisonnement scientifique, on ne conteste pas la cohérence logique d'une théorie. C'est lorsqu'il s'agit de la valeur réelle des déductions d'une théorie que l'on constate leur caractère inadéquat. Que la mécanique déterministe soit aussi nécessaire et absolue que l'on veut: est-elle réellement vraie? Ou du moins peut-on imaginer des expériences qui pourraient la confirmer? Sinon en quel sens peut-on l'appeler Physique? Si la confirmation d'un principe doit attendre un avenir indéfiniment éloigné, il perd par le fait même son caractère expérimental: il est méthodologiquement faux.

Or tel est le cas de ce qu'on appelle en science expérimentale le principe de causalité (...). Nous connaissons l'hypothèse de Laplace....

Le principe du déterminisme ne mérite d'être appelé physique que s'il peut être vérifié dans

-
- 1) Quand une chose arrive à une autre de façon accidentelle, comme par exemple la blancheur est prédiquée du musicien, l'être qui en résulte, le musicien blanc, n'est dit tel que quasi solo nomine et n'a qu'une unité nominale et accidentelle. "Ut si dicamus quod edificator est causa discordiae, quia ex domo facta accidit discordia". S. Thomas, in II Phys., lect. 8, n.8; cf. aussi in VI Metaph., lect. 2, n. 1172.

l'expérience. Tous sont d'accord là-dessus, même les déterministes. Or, on peut démontrer que ce principe postule une expérience impossible. (1)

A la suite de Laplace et de ce courant scientifique, bien des savants se rallieront à ces postulats déterministes. Dans la ligne de la physique, nous ne citerons qu'Henri Poincaré (1854-1912) qui est bien souvent revenu sur la question du déterminisme et corrélativement sur celle du hasard (2). Partageant avec tous les savants de son époque une foi totale au déterminisme, il ne pouvait qu'adopter en face du hasard l'attitude qui avait été celle de Laplace. Le hasard véritable n'existe pas: le hasard apparent que manifestent certains phénomènes est dû soit à notre impuissance de résoudre un problème dépassant les forces de notre esprit, soit à notre ignorance des données nécessaires à sa solution. Cependant, suivant les points de vue de Laplace et de Poincaré, les lois des phénomènes existent et sont rigoureuses. Et n'était la limitation de notre esprit, elles nous permettraient de parvenir à une prévision non moins rigoureuse du cours inexorable de ces phénomènes.

-
- 1) Ch. de Koninck, Réflexions sur le Problème de l'Indéterminisme, pp. 33-34.
 - 2) Henri Poincaré, Science et Hypothèse, Paris: Flammarion, 1932; La Valeur de la Science, Paris: Flammarion, 1935.

S'il n'en était pas ainsi, selon Poincaré, il faudrait admettre que la nature est régie par le Caprice. La loi de probabilité, l'ut in pluribus des phénomènes naturels, intermédiaire entre la loi rigoureuse et le caprice, n'apparaît qu'avec Planck et la Physique quantique.

Du monde inorganique et des théories qu'il lui a inspirées, la science va étendre ses préoccupations et ses méthodes au règne animal et de là à l'homme considéré comme animal raisonnable puis comme animal social.

Ce sera en premier lieu le courant évolutionniste dont les postulats tendront à rendre compte non seulement des phénomènes du règne animal, mais s'appliqueront aux fonctions psychologiques, morales et sociales de l'homme. Trois noms d'inégale importance sont à signaler. Jean-Monnet de Lamarck (1744-1829), à qui l'on doit le fameux système transformiste selon lequel les circonstances et les besoins qu'elles créent engendrent les nouvelles fonctions organiques, voire les espèces elles-mêmes. Excluant plus radicalement encore tout finalisme, Ch. Darwin (1809-1882) est essentiellement mécaniste, ne considérant que le résultat des hasards qui interviennent dans la vie des animaux. Son influence

dans les sciences de l'homme fut considérable: pour lui en effet le développement intellectuel, les facultés morales, la religion même sont comme des variations biologiquement utiles et qui se conservent par là même (1).

Conjugué avec le transformisme de Darwin, l'évolutionnisme d'Herbert Spencer (1820-1903) fondera un nouveau système dont l'idée centrale se ramène à ceci que "tout le connaissable s'explique par l'évolution, et celle-ci en s'appliquant à la métaphysique et à la religion nous permet de prouver l'existence de l'Inconnaissable". Le connaissable étant l'ensemble des phénomènes dont il faut établir les lois. L'homme ne sera plus qu'une simple pièce du déterminisme naturel au sein de l'Univers tel qu'il le conçoit:

Le rejet des miracles et de la création en un mot la croyance en l'universalité de la causation naturelle a pour corollaire inévitable la croyance que l'univers et tout ce qu'il comprend ont atteint leur forme actuelle en traversant une série de périodes nécessitées matériellement. (2)

Il n'en affirme cependant pas moins que le terme de nos recherches est de nous mettre en face de l'Inconnaissable et de nous révéler l'incompréhensibilité totale du plus

-
- 1) Charles Darwin, La Descendance de l'homme et la Sélection naturelle, Trad. Moulinié, II Vols., Paris, 1881.
 - 2) Herbert Spencer, Autobiographie, Paris: Trad. et éd. Alcan, 1907, p. 265.

simple fait considéré en lui-même. S'il n'a pas appliqué son principe fondamental à la nature inorganique, il y a cependant puisé de nombreux exemples pour illustrer ses thèses générales, montrant comment il concevait la genèse des mondes selon l'hypothèse de Laplace.

Comme chez tous les positivistes, et par définition, le libre arbitre n'aura plus de place dans la morale de Spencer. L'action humaine, individuelle ou sociale sera soumise à la loi fondamentale de l'évolution dont on pourra la déduire nécessairement. Ses théories sociales, méprisées par Durkheim, n'ont d'autre objet que de montrer comment la loi de l'évolution universelle s'applique aux sociétés. Et pour ce faire, il développera après Comte la comparaison entre la société et l'organisme vivant, comparaison qu'il maintient toutefois solidement dans les cadres rigoureux du mécanisme en ayant soin d'en exclure tout principe d'ordre et de finalité, restant ainsi fidèle à l'agnosticisme métaphysique du positivisme.

De l'école associationniste anglaise, nous ne mentionnerons que le principal théoricien, John Stuart Mill (1806-1873), dont les idées seront transplantées en France par Taine. Son système s'appliquera aux sciences positives qu'il traitera selon l'empirisme le plus orthodoxe.

Après Spencer, il accoutumera les esprits à ne voir en l'homme qu'un automate, à réduire sa pensée, sa liberté, sa vie spirituelle tout entière à un jeu mécanique d'idées, d'images sensibles, régies par les lois de l'association, comme les atomes physiques le sont par la loi de la gravitation (1). La liberté ne pourra être là encore qu'une illusion due à l'ignorance du déterminisme naturel. Sans doute Stuart Mill se défend-il d'être déterministe, de considérer comme nécessaire le rapport de cause à effet, de supprimer la liberté. Mais il ne réussit pas à fonder ces affirmations dans la réalité non plus qu'à expliquer comment dans l'hypothèse phénoméniste elles peuvent être sauvegardées.

Mill s'est occupé assez longuement de la science positive de l'homme vivant en société. Largement influencé par A. Comte, dont nous aurons à étudier la pensée sur ce point, il n'a fait, comme le remarquera encore Durkheim, que passer les idées comtiennes au crible de sa dialectique. Il estime lui aussi que la vie humaine dans l'ordre économique et social est soumise à des lois. En dehors de la psychologie expérimentale (2),

1) Cf. textes cités par Théodule A. Ribot, in La Psychologie anglaise contemporaine, 2e éd., Paris: G. Bail- lière, 1875, pp. 106-155.

2) En cela, il se sépare de Comte qui niait la possibilité d'une science spéciale pour les faits de conscience dont il répartissait l'étude entre la psychologie et la sociologie.

la Sociologie est la seule science de l'homme.

Dédain de la métaphysique, culte du fait, de l'expérience, de la preuve, recherche d'un réseau de lois absolument universelles, confiance sans réserve en la science, premier effort pour donner la forme de science à l'étude des faits moraux ou sociaux, telle est déjà la caractéristique de ce positivisme sous le Second Empire et qui va animer les premiers écrits de Taine et de Renan. Tributaires immédiats de ce courant scientifique, il nous a paru de ce fait adéquat de les étudier en conclusion de ce courant.

Du génie paradoxal et naïf de Taine (1828-1893), nourri de Spinoza, de Hegel et plus tard d'Auguste Comte et des empiristes anglais, et qui a marqué de son empreinte près d'un demi-siècle de la pensée contemporaine, nous ne retiendrons que quelques aspects de son apport au courant positiviste. Le rêve de Taine est de "souder les sciences morales aux sciences physiques". Il en expliquera les modalités en partant de l'analogie entre l'histoire naturelle et l'histoire humaine.

Ces deux matières sont semblables. Dans l'une et l'autre on opère sur des groupes naturels (...)
Par tous ses développements, l'animal humain continue l'animal brute (...) -- Il suit de là qu'une carrière semblable à celle des sciences naturelles est offerte aux sciences morales. (1)

1) Hippolyte A. Taine, Nouveaux Essais, 3e éd., Paris: Hachette, 1903, Préf. de la 2e éd.

Les lois organiques étendent leur empire jusqu'aux sciences morales. "Une civilisation, un peuple, un siècle sont des définitions qui se développent.

L'homme, c'est un théorème qui marche". Dans son Histoire de la Littérature Anglaise, il dira:

Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, et toute donnée complexe naît par la rencontre d'autres données plus simples dont elle dépend. Cherchons donc les données simples pour les qualités morales comme on les cherche pour les qualités physiques. (1)

Les forces agissantes et créatrices qui sont selon lui: la race, ressort du dedans, le milieu, pression du dehors, et le moment, impulsion déjà acquise, épuisent les causes réelles et possibles de l'histoire humaine, comme de l'état moral le plus élémentaire et jusqu'à la nature humaine elle-même (2). Et d'ailleurs il affirmera encore:

Le fait est une coupure arbitraire: la loi seule existe et tout s'y réduit. (3)

La nature et l'histoire ne sont que le déroulement de l'universelle nécessité. Pour lui, comme pour un Berthelot, il n'y a nulle absurdité à espérer d'atteindre un jour cette loi suprême, cette formule lumineuse

1) Taine, Histoire de la Littérature Anglaise, 12^e éd., Paris: Hachette, 1905, Introduction, p. XV

2) Ibid., p. XXII.

3) Ibid., L. V, ch. 5.

et une d'où découlera, comme autant de conséquences, l'infinie diversité des phénomènes, des êtres et des événements, et dont la clarté ne laissera plus subsister nul mystère essentiel dans l'univers. Le positivisme scientifique doit se suffire à lui-même et répondre à tous les problèmes.

Ernest Renan (1823-1892) enfin, penseur non moins déconcertant que Taine, affirme sa confiance totale dans la puissance des sciences positives. Sceptique et dilettante en philosophie, il voue à la science une sorte "d'adoration religieuse" qu'il n'a jamais désavouée (1). Après son apostasie, sa volonté d'exclure a priori tout surnaturel, au nom de la science, va le pousser à proclamer l'excellence des sciences historiques et philologiques destinées à remplacer tout le reste. "Organiser scientifiquement l'humanité", et après avoir organisé l'humanité "organiser Dieu", telle doit être notre tâche (2). Sa tolérance à l'égard de toutes les vérités le rend incapable de s'arrêter à aucune, et son culte du nécessaire restera irréductiblement lié au contingent.

1) Ernest Renan, L'Avenir de la Science, Paris: Calmann-Lévy, 1890, où, p. 2, il parle de la "religion de la Science" et où il affirme sa foi au progrès indéfini de l'esprit humain qu'enregistre la science.

2) Ibid., p. 37.

Parallèlement à ce courant, une réaction s'amorçait dont nous tenterons, en abordant la pensée même de Bergson, d'indiquer les points essentiels. Cette tentative du scientisme de fonder à tout prix une science du singulier contingent, de rechercher une détermination ad unum de l'intelligence en la fondant sur une nécessité plaquée de force sur une réalité qui, dans sa concrétion même, ne la comporte pas, ne pouvait qu'inciter les esprits sérieux à reconsidérer le problème. Mais auparavant, et à l'instar du courant philosophique, qui l'a précédé, le positivisme scientifique imposera, comme par osmose, à toutes les sciences autonomes, le mode de penser et de procéder dont nous avons à large trait, esquissé les principales caractéristiques. La sociologie, fille légitime du positivisme et du déterminisme, à ce titre, retiendra maintenant notre attention.

B - POSITIVISME SOCIOLOGIQUE -

La question sociale fut, après la science de la nature, un des pôles d'attraction majeurs du XIX^e siècle. Les transformations politiques récentes non moins que les besoins d'étendre à tous les domaines les progrès de la science, justifiaient l'éclosion d'une pensée sociale conforme aux exigences et aux aspirations

du siècle. En réalité, cette pensée fut loin de suivre une direction unique. Maintes études (1) se sont attachées sur le problème, qui est complexe. Nous n'y revenons pas. Ici encore, c'est une certaine unité de méthode que nous nous efforcerons de dégager, les postulats communs à la science sociale naissante et qui se systématiseront à partir de 1895 avec l'Ecole Sociologique Française. Aux premiers tâtonnements malhabiles issus de divers systèmes philosophiques succédera une véritable science sociologique dans les cadres de laquelle se situeront les oeuvres de Lucien Lévy-Bruhl.

Le sujet de la philosophie morale est l'opération de l'homme agissant volontairement en vue d'une fin:

Subjectum moralis philosophiae est operatio humana ordinata in finem, vel etiam homo prout est voluntarie agens propter finem. (2)

Or l'étude de la société civile qui considère les opérations de l'homme, procédant de la volonté selon l'ordre de la raison, en tant qu'il est membre de la cité, est elle-même une partie de la philosophie morale:

-
- 1) Entre autres: G. Davy: "Sociologues d'hier et d'aujourd'hui", Paris, 1920; R. Lenoir: "La Tradition Philosophique et la Pensée Française", Paris, 1922; D. Parodi: "La Philosophie Contemporaine en France", Paris, 1919.
 - 2) S. Thomas, in I Ethic., lect. 1, n.3.

Moralis philosophia in tres partes dividitur.
Quarum prima considerat operationes unius homi-
nis ordinatas ad finem, quae vocatur monastica.
Secunda autem considerat operationes multitu-
dinis domesticae, quae vocatur oecconomica. Ter-
tia autem considerat operationes multitudinis
civilis, quae vocatur politica. (1)

Le philosophe donc, qui appliquera sa pensée à l'aspect social de la vie humaine, ne pourra le faire véritablement qu'en assumant au principe la philosophie morale comme genre dans la définition dont il partira pour fonder sa science, et en tenant compte de la nature et du mode de l'acte humain. La finalité et la contingence se trouvent donc à nouveau essentiellement engagées dans le problème. Au chapitre deuxième de son Ethique à Nicomache, Aristote remarquait déjà que la matière morale est une matière telle que la certitude complète ne lui convient pas. Et Montaigne lui faisait écho, qui disait: "Le monde n'est qu'un branloir perenne... Je ne peins pas l'être, je peins le passage. Non un passage d'âge en autre, mais de jour en jour, de minute en minute..." (2) Une réalité aussi incertaine, supposant des postulats aussi périmés que la finalité et la contingence, ne pouvait être, pour les positivistes, matière apte à établir

1) S. Thomas, op. cit., n.6.

2) Michel Eyquem de Montaigne, Essais, in Oeuvres Complètes, éd. Plattard, Coll. G. Budé, Paris: Les Belles Lettres, 1946, L. III, ch. 2.